Discours prononcé par Alain Meylan le 17 octobre 2024

au siège des Nations Unies à New York

Bonjour. C'est un plaisir d'être ici avec vous aujourd'hui. Je m'appelle Alain Meylan. Je souhaite partager avec vous mon expérience personnelle de la maltraitance sociale et institutionnelle, car elle est similaire à ce que tant d'autres personnes ont vécu et vivent encore aujourd'hui. Je souhaite également vous parler du projet «Pauvreté – Identité – Société», mené par ATD Quart Monde Suisse, dans lequel j'ai été co-chercheur.

Enfant, j'ai été placé par la Confédération suisse, par le tuteur général, dans une ferme parce que l'État a jugé que mes parents n'étaient pas dignes de m'élever. En tant qu'enfant placé de force, j'ai connu les pires maltraitances: la faim, les coups, la violence physique dans le cadre du travail forcé et une scolarité réduite. En Suisse, jusque dans les années 80, ces placements forcés étaient possibles sans moyen de recours. À 16 ans, je me suis enfui de la ferme et j'ai vécu en marge de la société jusqu'à l'âge de 30 ans. Heureusement, j'ai rencontré la femme de ma vie et j'ai également eu une rencontre spirituelle avec Dieu.

Je me suis posé la question suivante: comment transformer une vie négative en une vie positive? Il m'a fallu quelques années pour y parvenir...

C'est notamment dans le cadre du projet «Pauvreté – Identité – Société» que j'ai pu parler de mon expérience parce que là, on nous a pris en considération. Pendant quatre ans, des scientifiques, dont des historien·ne·s, des professionnel·le·s et des personnes avec le savoir d'expérience de la pauvreté ont travaillé ensemble selon la méthode du Croisement des savoirs.

La Confédération suisse a co-financé ce projet de recherche, et ceci suite à sa demande de pardon aux anciens enfants placés de force dont j'étais. Cette demande de pardon a été l'élément déclencheur pour que les personnes victimes de ces maltraitances puissent mettre des mots sur leur vécu, sur leurs souffrances.

Les travaux de recherche ont été publié sous le titre «Rapports entre institutions, société et personnes vivant dans la pauvreté en Suisse: une expérience de violence qui continue».

Je vais partagez avec vous quelques résultats de cette recherche. Ce qui est terrible dans l'extrême pauvreté, ce n'est pas seulement que la société vous isole, c'est que vous avez été tellement brisé que vous vous isolez pour vous protéger de ceux qui vous font du mal. On n'ose pas demander ses droits. Cette fracture est entretenue par la société et les institutions, qui gardent le pouvoir sur les gens. La pauvreté est considérée comme un défaut. On est considéré comme des bons à rien, irrécupérables. Cela touche à l'identité des personnes. C'est une violence qui touche l'âme.

Les placements forcés se poursuivent aujourd'hui au nom de la protection de l'enfance. Les parents sont jugés incapables, sans droits. Par exemple, une maman dit: «Je voudrais voir mes enfants», et non «j'ai le droit de voir mes enfants.» Nous n'avons pas le choix, l'État décide pour nous. Si on brise l'espoir des parents, on brise l'espoir de la génération suivante.

Personnellement, ce projet de recherche m'a fait grandir. Il m'a permis de me réconcilier avec moi-même, avec mon pays et ses institutions. J'étais en colère contre la Suisse, mais cette recherche a changé la donne. Tout ne peut pas être résolu quand on est en colère. Nous n'avons pas besoin de briser les institutions; nous devons les changer.

Nous faisons connaître ce projet auprès des professionnel·le·s, des médias et des femmes et des hommes politiques. Je travaille beaucoup avec des jeunes de tous âges et des familles. Je suis impliqué dans des écoles, des universités ainsi que dans d'autres projets qui sont en lien avec le

rapport «Pauvreté – Identité – Société». Et déjà nous observons comment des pistes de changement que le rapport propose sont reprises par des institutions. Pour moi qui étais considéré comme un moins que rien, le fait d'être allé au Palais fédéral, dans les Hautes écoles sociales, à l'ONU à Genève et maintenant à New York, pour parler à des personnes clés pour notre société, et pour partager avec elles les recherches et les expériences des familles vivant dans la pauvreté, est très important.

Je n'ai pas oublié mes souffrances passées. On ne peut pas sortir seul de ce cercle vicieux car les obstacles sociaux et institutionnels sont tels qu'il est impossible de les surmonter.

La Suisse a la capacité d'y mettre un terme, non pas en luttant contre les pauvres, mais en travaillant avec eux, en prenant le temps d'écouter, de réfléchir, d'agir ENSEMBLE.

Nous avons le devoir de montrer au monde que nous pouvons changer le monde!

Je vous remercie.